

53268

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE BORDEAUX

LEO DROUYN

PAR

J.-A. BRUTAILS

ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

11. RUE GUIRAUDE, 11

—
1899

ACADEMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

PARIS

LEO BROUIN

L. A. BROUIN

PARIS



BROUIN

IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHEQUE

PARIS

1880

LEO DROUYN

Le 4 août 1896, en approchant de la demeure où Leo Drouyn venait d'expirer, j'aperçus contre la maison un homme inerte et comme pétrifié. C'était Charles Marionneau, atterré par la fin du savant qui avait été son émule sans devenir son rival, sans cesser d'être son ami.

La carrière de ces travailleurs présente de curieuses analogies : tous deux partirent de l'art pour arriver à l'érudition. Marionneau s'occupa davantage de la peinture et de la sculpture ; Drouyn accorda ses préférences à l'architecture et à l'histoire proprement dite. L'un et l'autre dépensèrent, au cours de longues recherches, de rares qualités. Celui qui poussa le plus loin ses travaux dut principalement cette avance à la vigueur de son tempérament, un de ces tempéraments de travailleurs de race qui ne savent ce qu'est la fatigue ou l'abattement. Un jour arrivera bientôt, il est permis de l'espérer, où la science bordelaise élèvera à Marionneau un monument de reconnaissance et d'admiration. Dès à présent, cette justice a été rendue à Drouyn. Je voudrais, à propos de l'inauguration de son buste, rappeler en quelques lignes ce que fut l'érudit et ce que vaut son œuvre.



Drouyn était né à Izon, en 1816. Il avait fait ses études classiques à Nancy, d'où une partie de sa famille était originaire. Sa vocation artistique l'emporta sur les désirs de ses parents, qui le destinaient au négoce, et il devint l'élève, à Bordeaux, du peintre Alaux; à Paris, de Quinsac-Mauvoisin, de Paul Delaroche, de Coignet et du graveur Marvy. L'une des meilleures qualités de Drouyn était de ne pas s'abuser sur ses travaux et de les juger sainement : il comprit que la peinture n'était pas son fait, et il se cantonna dans le dessin. Parmi les genres de dessins, il choisit, comme sujets et comme procédés, ceux qui convenaient le mieux à ses aptitudes : le paysage et l'architecture pittoresque, l'eau-forte, le fusain, la plume.

Or, on était en pleine période romantique, et comme tant d'autres parmi ses contemporains, notre artiste se laissa gagner par la poésie qui se dégageait de ces forteresses jadis puissantes, de ces églises où tant de générations avaient prié et pleuré. La curiosité lui vint d'étudier ces monuments dans leur construction et dans leur rôle passé. Il s'adjoignit d'abord un collaborateur qui tenait la plume pendant que lui-même maniait le crayon ou le burin; mais il se sentait assez fort pour se charger à la fois du texte et de l'illustration, et l'artiste se doubla d'un savant : il recourut aux sources d'information, déchiffra et commenta les parchemins; il devint archéologue, éditeur de textes, historien. Il expliquait volontiers qu'il avait fait de la science pour présenter ses planches au public.

Les documents qu'il a publiés se trouvent dans tous les volumes des *Archives historiques de la Gironde*, où un groupe d'hommes remarquablement actifs a disséminé tant d'efforts précieux. Dans cet ordre d'idées, le travail le plus important de Drouyn est représenté par les

tomes XXI et XXII de cette collection, consacrés aux principaux *Comptes de l'Archevêché* de Bordeaux : là, nous étudions sur le fait la maison d'un grand seigneur ecclésiastique; nous voyons ses intendants exploiter les domaines, son cuisinier et ses divers officiers solder les dépenses; en un mot, nous trouvons accumulés dans ces livres les renseignements les plus circonstanciés sur les problèmes de l'histoire économique et sociale de nos pays durant le moyen âge : méthodes de culture, valeur des monnaies, salaires, etc. Le tome XXVII des mêmes *Archives historiques* renferme également de Drouyn un *Cartulaire de Sainte-Croix de Bordeaux*.

Drouyn a donné quelques études purement archéologiques. C'était surtout à ses débuts. Certaines s'imposent à notre attention : l'*Architecture du moyen âge dans le département de la Gironde* (1846), dont le texte est de Léonce de Lamothe; l'*Album de la Grande Sauve* (1851); les *Croix de procession, de cimetières et de carrefours* (1858), et des monographies sur Bazas, sur Préchac, etc., parues dans diverses revues, *Bulletin monumental* et autres.

A l'histoire, il faut, semble-t-il, rattacher le *Bordeaux en 1450* (1874), publié dans la série des *Archives municipales*. Le titre de cet ouvrage n'est peut-être pas rigoureusement exact; car, à défaut de documents permettant de saisir l'état de notre cité à un moment déterminé, l'érudit compilateur a dû mettre en œuvre des textes d'époques assez différentes. Le volume n'en renferme pas moins une description infiniment méritoire et utile de notre ville vers la fin du moyen âge. Le plan qui accompagne le livre est, à lui seul, pour qui s'occupe de l'histoire locale, un instrument de travail de tous les instants.

Drouyn ne pratiquait guère la division abstraite entre

l'histoire et l'archéologie : le plus souvent, il abordait un sujet topographiquement délimité, château, localité ou province, et il en tirait tout ce que ce sujet pouvait lui donner : histoire, archéologie, documents. La *Guienne militaire* (1859-1865), les *Variétés girondines* (1878-1887), qui sont ses ouvrages les plus connus, se composent de monographies ainsi comprises et ajoutées bout à bout. Les descriptions et les récits sont illustrés de dessins et appuyés de pièces justificatives, que l'auteur avait souvent découvertes dans les archives particulières au cours de ses nombreux voyages à travers la contrée.

Il est dès à présent permis de juger Leo Drouyn et son œuvre en toute liberté. Il ne s'agit pas, en effet, d'une de ces réputations factices et de convention qui s'effondrent à la lumière. La note caractéristique de sa personnalité, c'est la loyauté d'un effort continu et singulièrement puissant vers le beau et le vrai. Ce travailleur profondément sincère n'a rien à craindre d'une sincère appréciation. On ne trouvera donc pas mauvais que je dise quels furent les mérites et quelles furent les lacunes de son érudition.

Les lacunes sont pour la plus grande partie imputables à l'époque et au milieu où Drouyn se forma : la province n'offrait pas alors les ressources que nos Universités mettent à la disposition des travailleurs, et il serait souverainement injuste de se montrer, avec ce médiéviste de la première heure, aussi exigeant qu'on est en droit de l'être avec tant de présomptueux qui, pour avoir barbouillé quelque arbres généalogiques, se croient appelés à régenter l'histoire, sans rien apprendre de sa méthode et de ses procédés. Drouyn, il ne faut pas l'oublier, appartenait à cette génération qui, dans un

élan d'enthousiasme, devina le moyen âge et improvisa l'archéologie.

Les principes de l'histoire monumentale lui avaient été révélés par ces livres d'Arcisse de Caumont qui ont rendu de tels services qu'on n'a pas le courage d'en relever les fautes. Il n'en est pas moins vrai que ces livres ignorent de parti pris les causes profondes des phénomènes archéologiques, qu'ils réduisent l'archéologie à une classification toujours fictive, souvent inexacte, que depuis longtemps enfin on exige de qui veut être archéologue une autre compréhension de l'archéologie médiévale.

En histoire, l'éducation de Drouyn s'était faite tout entière loin de la capitale, à l'école d'un homme qui visait, — c'était son droit, — à recruter des collaborateurs, plus qu'à façonner des élèves. Elles étaient bien suggestives pour un nouveau venu, ces séances de la vieille société des *Archives historiques* : les travailleurs arrivaient dans ce sombre local de la rue Jean-Jacques-Bel, apportant leurs copies glanées de tous côtés ; d'un mot, le Secrétaire retenait l'une pour l'impression, en rejetait une autre, réduisait la troisième à une simple analyse, et chacun s'inclinait, satisfait ou résigné, mais guère plus instruit qu'auparavant sur le but à poursuivre en commun, sur ce qui constitue l'intérêt d'une pièce et sur la façon de la publier. De pareilles pratiques ne donnaient que bien incomplètement la compétence nécessaire pour féconder toutes ces bonnes volontés. On pouvait à ce régime apprendre vaguement la paléographie, ignorer les lois de la philologie et ne pas soupçonner l'existence de la diplomatique.

La merveilleuse organisation de Drouyn présentait quelques imperfections natives : la faculté de généralisation lui faisait défaut. Il n'avait point, par exemple, le

pouvoir d'induction de Félix de Verneilh, ni sa prodigieuse intuition des lois de l'archéologie. Lui, qui connaissait à fond nos châteaux, n'a jamais esquissé ni tenté une synthèse de notre architecture civile et militaire. Assurément, il aurait pu, comme d'autres, suppléer à ces faiblesses par de l'assurance et de l'imagination, et formuler sur un ton solennel de ces paradoxes étonnants qui ont fait le succès de certains archéologues. Il avait pour cela trop d'honnêteté professionnelle, et il borna son ambition à rédiger des monographies consciencieuses, à recueillir tous les renseignements, essentiels ou secondaires, à les grouper en des tableaux très fidèles, mais qui manquent un peu de gradation et de perspective, et où les divers plans sont traités avec autant de conscience, de vigueur et de minutie.

Les qualités de Drouyn sont de premier ordre. Celle qui les vivifia toutes fut une admirable puissance de travail, qui rappelle cet autre grand laborieux, Tamizey de Larroque. Aquafortiste, éditeur de documents, écrivain d'histoire et d'archéologie, Drouyn a, dans chacune de ces spécialités, produit assez abondamment pour remplir une existence ordinaire. Le nombre de ses gravures s'élève à 1,550 ! Encore faut-il noter qu'il a fourni cet immense labeur à ses heures de loisir, en donnant des leçons de dessin. Sa vie est véritablement un magnifique exemple de travail désintéressé. « Il aimait, a dit M. le chanoine Allain, il aimait, pour elle-même, l'histoire de son pays et il en servait tout bonnement la cause, sans se douter même de l'espèce d'héroïsme dont il donnait l'exemple, en s'imposant pour elle tant de travaux arides, rebutants et gratuits. »

La seconde qualité de Drouyn est sa droiture d'âme dans la recherche et l'exposition. Il allait droit à la vérité,

dédaigneux des trompe-l'œil et des petits moyens. Quand on a lu tels ouvrages pédants, où l'obscurité tient lieu de profondeur, on a plaisir à retrouver cette science saine, faite de clairvoyance et de probe travail, de bon sens et de bonne foi.

Enfin, — et c'est peut-être surtout par là que Drouyn survivra, — il était un incomparable dessinateur d'archéologie. Telle planche de la *Guienne militaire* est gravée d'après un croquis de 1837; la vue de l'*Abside de Sainte-Croix de Bordeaux* est de 1896. Pendant ces soixante ans, Drouyn est, sur ce terrain, resté un maître. Je dirais volontiers : le maître; car je ne sais si personne a réuni dans les dessins de ce genre un tel ensemble de qualités. On a souvent loué les planches de Viollet-le-Duc, et on a eu raison : elles témoignent d'une extraordinaire habileté; mais ces bois sont souvent d'une inexactitude systématique. Si, par exemple, l'on compare dans le *Dictionnaire raisonné d'architecture* (t. VI, p. 409) la vue du moulin de Bagas que Viollet-le-Duc donne d'après Drouyn, et dans la *Guienne militaire* (t. I, planche 11) l'eau-forte qui a inspiré Viollet-le-Duc, on verra que le bois de l'illustre archéologue parisien est moins une copie qu'une interprétation fantaisiste.

Parmi les dessins de Drouyn, il faut mettre à part ses plans à petite échelle, qui étaient dans son esprit des notes sommaires et approximatives plutôt que des géométraux. Quant à ses dessins finis, ils ont toute la portée d'un document et toute la saveur d'une œuvre d'art. Ses albums de route sont significatifs à ce sujet : la construction en vaut-elle la peine, l'album indique les moindres détails de l'appareil. Le souci de l'exactitude ne nuisait d'ailleurs en rien à l'effet, et l'archéologue ne portait nullement tort à l'artiste.

Combien il est fâcheux que l'on n'eût pas nos procédés actuels pour reproduire ses délicieux croquis ! Ce beau talent n'est guère connu que par les eaux-fortes ou par d'assez méchantes reproductions sur bois. L'eau-forte a une valeur artistique, une tonalité que les autres procédés ne possèdent pas au même degré ; mais la pointe, moins docile que la plume, n'atteint pas à la même vérité dans les nuances, à la même précision dans les détails.

Dans ses dernières années, la vue de Drouyn ne lui permettait plus de diriger son burin ; la main, du moins, était restée ferme, et cet étonnant vieillard produisit, entre soixante-quinze et quatre-vingts ans, un ensemble de dessins à la plume sur le Bordeaux de jadis, qui sont, je crois, le joyau de son œuvre artistique. On en a pu voir à l'Exposition de 1895 des héliogravures où tout est également remarquable : charme du pittoresque, science de la perspective, intensité de vie, sûreté de la reconstitution archéologique. Il reste de lui, parmi bien d'autres, un tableau à la plume représentant sa chère église Saint-André, où circulent l'air et la lumière, où vers le ciel clair et léger on sent monter la rumeur de la grand'ville.

La vulgarisation de la photographie restreint un peu l'utilité documentaire de ces dessins : au plus beau dessin, dans lequel il entre nécessairement une part d'interprétation, la science archéologique préfère un cliché, où la réalité n'est altérée par l'intervention d'aucune pensée. Néanmoins, il faut considérer que Drouyn, quand il dessinait un édifice, en percevait les moindres particularités anatomiques, et ses descriptions y gagnaient une surprenante vérité. En outre, il est bien des cas où le défaut de jour et de recul, où les jeux de lumière, où une trop grande élévation condamnent la photographie à l'impuissance. Sans compter que parmi les monuments

crayonnés par Drouyn, beaucoup sont tombés, victimes de cet inepte besoin de reconstruire que le maître flétrissait avec une si véhémence éloquence.

On en a abattu un si grand nombre de nos vieilles églises girondines, qu'il n'est plus permis désormais d'entreprendre sur l'archéologie de la contrée une étude de quelque importance sans feuilleter les albums, les livres et les cahiers de notes ⁽¹⁾ où Drouyn a conservé à notre pieuse curiosité tant d'édifices aujourd'hui disparus.

Les présentes notes seraient par trop incomplètes si je ne disais pas un mot de la libéralité avec laquelle ce diligent chercheur ouvrait ses trésors. Quiconque allait frapper à sa quasi-cellule était sûr de recevoir, avec le plus cordial accueil, des indications précieuses, auxquelles s'ajoutaient par surcroît des histoires inoubliables. L'imagination de Drouyn prenait alors sa revanche de la contrainte qu'elle éprouvait pendant les longues heures consacrées à l'érudition.

Si j'ai trouvé un défaut dans le premier état du buste qui va être inauguré, c'est d'avoir insuffisamment peut-être rendu cette note de la personnalité de Drouyn, d'avoir fait un peu trop de lui un philosophe contemporain de Platon, pas assez un artiste compatriote d'Henri IV. Certes, ce n'était pas un savant abstrait, habitué à se replier sur lui-même, mais un observateur dont le regard pénétrant et bien en dehors excellait à saisir le détail et la vie.

Ce grand et beau vieillard, à l'œil clair et volontiers

(1) Serait-il excessif de demander que l'on prenne des mesures spéciales pour assurer la conservation de ces précieux volumes, dans ces archives municipales vouées à de fréquents incendies? Il me semble qu'on pourrait enfermer ces cahiers dans un coffre incombustible.

rieur, était, dans la meilleure acception du mot, un Gaulois. C'était une de ces natures d'élite en qui une race est fière de se sentir vivre dans ce qu'elle a de meilleur et de plus élevé. L'intégrité de sa vie laborieuse, le souvenir des services par lui rendus à l'art et à la science, sa belle humeur, son affabilité de bon aloi, commandaient le respect et inspiraient la sympathie.

On n'a pas oublié les belles funérailles que lui fit Bordeaux, et qui réunirent une foule émue d'admirateurs et d'amis venus pour s'incliner devant sa tombe.

Aujourd'hui, à ce modeste que la gloire a pris comme malgré lui on rend un hommage plus durable, en élevant son buste au pied de cette église Saint-André⁽¹⁾ qu'il étudiait encore quand je le rencontrai pour la dernière fois. Je voudrais que non loin du socle on plantât un de ces chênes qui se partageaient avec les vieux monuments sa prédilection d'artiste. Sans doute, l'arbre sera long à grandir; mais la renommée de Drouyn est de celles que respectent les ans. Aussi longtemps que notre ville vivra, elle gardera le souvenir de ce Bordelais qui lui est resté fidèle et qui a, par le caractère et par le talent, doublement accru le patrimoine d'honneur de la cité.

Avril 1899.

(1) Cet emplacement a été désigné dès la première heure par deux archéologues érudits, le marquis de Castelnau d'Essenault et le baron Jules de Verneilh, récemment décédé. Jules de Verneilh, qui était, lui aussi, un aquafortiste et un dessinateur d'un remarquable talent, était le collaborateur habituel de Drouyn, dans les dessins duquel il faisait la « figure ». Quand Drouyn avait suffisamment avancé une de ses vues à la plume, il écrivait à J. de Verneilh de lui envoyer des groupes, dont il indiquait les dimensions. J. de Verneilh dessinait ses personnages et les adressait à Drouyn, qui les reproduisait et qui proclamait volontiers cette collaboration : c'est de Drouyn que je tiens ces renseignements.

